

L'héritage du
GRAND CHÊNE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : L'héritage du grand chêne / Louise Caron

Nom : Caron, Louise, 1958- , auteure

Identifiants : Canadiana 20240011082 | ISBN 9782898043246

Classification : LCC PS8605.A763 H47 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

LOUISE CARON

L'héritage du
GRAND CHÊNE

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Les aurores fragiles, 2022

Au pied du grand chêne

1. *Méfiance et intolérance*, 2020

2. *L'heure de vérité*, 2021

*À mon petit-fils Nathaniel
À Micheline, grande lectrice partie trop tôt*

1

La Rochelle, 1791

Jamais elle n'avait envisagé de renouer avec ses racines, de retourner de l'autre côté de l'océan, de remonter le fleuve puissant qu'elle avait tant contemplé dans son autre vie et duquel elle s'était éloignée trente ans plus tôt en entraînant sa famille vers l'incertitude. En 1761, dès son arrivée au port de La Rochelle, après une interminable et très épuisante traversée qui l'avait menée d'abord en Angleterre, puis en France où elle avait enfin posé les pieds sur un sol accueillant, elle avait intérieurement exulté de joie. Accoudée au rempart du chemin de ronde, entre la tour de la Chaîne et la tour de la Lanterne, elle avait scruté l'horizon à la recherche des terres lointaines de sa patrie. Devant la vastitude de la mer, convaincue que le temps finirait par oblitérer ses souvenirs et tout ce qu'elle avait quitté de son plein gré, elle avait tourné le dos aux vagues et à la ligne de fuite, préférant en tracer une nouvelle, au-delà des murs blancs de la ville, où son destin s'accomplirait désormais avec Nicolas et leurs enfants.

Pour l'heure, cependant, elle faisait face à une grave décision, semblable à celle qu'elle avait imposée à Nicolas trois décennies auparavant. Cette fois, les rôles se trouvaient inversés. Marie-Angélique comprenait parfaitement le dilemme qui avait déchiré son époux autrefois. Il avait quitté les rives laurentiennes par amour pour elle, laissant malgré lui tous les êtres chers auxquels il s'était attaché, les vivants, mais surtout les morts. Il ne lui avait jamais reproché leur départ de la Nouvelle-France, avait, comme à son habitude, accepté sa destinée avec confiance, affronté bravement l'inconnu en les protégeant, elle et leurs enfants, des tracas et des épreuves, avec bienveillance et tendresse. En vivant à ses côtés, elle avait appris la patience et la tolérance, avait puisé dans sa force tranquille l'énergie nécessaire pour avancer. Nicolas, son chêne, son port d'attache, son lac lisse, continuait de l'entourer d'amour, sans condition. Jusqu'à aujourd'hui. C'était à son tour de ressentir des tiraillements intérieurs et le désir d'évasion.

Trente ans plus tôt, ils avaient eu peu à perdre en levant les voiles. Or, depuis, leur situation avait beaucoup changé. Ils avaient fait fortune dans le négoce du cuir et avaient accumulé des biens. Leurs enfants étaient casés pour la plupart : Pierre, dont le diminutif affectueux de Pierrot avait été abandonné au fil des ans, devenu le bras droit de son père, était toujours célibataire à trente-sept ans. Son beau Pierre, si talentueux, si généreux, si attentionné envers elle, mais également secret et sérieux. Quel tourment l'avait poussé depuis quelque temps à se lancer

à corps perdu dans le négoce, où il excellait par ailleurs, au point d'en oublier de se nourrir convenablement ? s'inquiétait Marie-Angélique. Un pli soucieux lui barra le front à l'évocation du comportement inhabituel de Pierre. Le pays connaissait une période très trouble. Les affaires avaient périclité. Peut-être étaient-ce les événements qui l'incitaient à multiplier ses déplacements d'affaires pour éviter la faillite ?

Elle songea ensuite avec un serrement de cœur à Judith qui s'était unie, pour le meilleur et pour le pire, à Louis Cruchet, prospère artisan rochelais et orfèvre de son métier, dont elle avait eu deux enfants. Sa douce et déterminée Judith, au caractère si proche de celui de sa tante Françoise, celle qui vivait au bord du Saint-Laurent, à Sainte-Anne-de-Pointcarré. Pauvre Judith. Sitôt mariée, sitôt trompée. Finirait-elle par quitter cet époux volage comme elle l'avait souventes fois menacé ? Marie-Angélique le lui souhaitait sincèrement. À quoi bon vivre avec un homme qui dit vous aimer tout en aimant aussi beaucoup d'autres femmes ? Quant à son cadet, Jean-Samuel, il s'apprêtait à convoler en justes noces. Contrairement à son frère aîné qui, petit à petit, avait abandonné l'étude du violon, il s'était entièrement donné à la musique et s'était révélé un prodige. Il avait même été invité à quelques reprises à la cour du roi Louis XVI. Aux dires du regretté oncle Michel, il surpasserait la mère de Nicolas. Les affaires ne l'intéressaient guère, leur préférant l'enseignement. Issue d'une bonne

famille protestante, Charlotte, sa fiancée, plus matérialiste et plus ancrée dans le quotidien, assurerait l'équilibre du couple, du moins Marie-Angélique l'escomptait-elle.

Enfin, son impétueuse Anne, née sur le tard alors qu'elle n'espérait plus enfanter de nouveau, avait à peine vingt ans et était peu pressée de se trouver un beau parti. Elle tenait son prénom d'une grand-mère dont elle ne connaissait même pas l'existence. Svelte et délicate, elle rappelait peut-être, à son insu, la morphologie supposée de la mère naturelle de sa propre mère. Marie-Angélique, adoptée au berceau, se plaisait à penser que sa fille ressemblait à cette femme mystérieuse dont ne subsistait presque aucune trace de son passage sur terre, sauf une enfant engendrée un soir d'égarement et devenue mère à son tour.

Un cycle de trente ans s'était achevé, un nouveau, composé d'inconnu, s'amorçait. Marie-Angélique, de retour au rempart dont elle s'était détournée depuis des lustres, s'emplit les poumons d'air marin, écouta le criaillement familier des mouettes planant au-dessus des tours du port. Adossée à la muraille de calcaire polie par des siècles de vent salin, elle étouffa un cri d'effroi en plaquant ses mains sur sa bouche. Sans avertissement, l'éprouvante fin de traversée de l'été 1761 surgit du fond de sa mémoire. La violente tempête déferlant au large des côtes anglaises avait alors failli tous les emporter. Ballotté et grinçant de toutes parts, le navire avait réussi à tenir tête au monstre et à le vaincre, selon les mots utilisés plus tard par Pierre pour décrire leur mésaventure. L'espoir obstiné d'atteindre

ensemble la France et les prières suppliantes de Marie-Angélique les avaient préservés. Néanmoins, épuisés et malades, à peine avaient-ils touché terre pour récupérer de leur infortune qu'ils avaient dû reprendre la mer en direction de La Rochelle, ultime étape de leur périple.

Marie-Angélique fixa la Grosse Horloge dont les aiguilles marquaient inexorablement les heures. *Mon Dieu*, implora-t-elle, les mains croisées sur la poitrine, *pourriez-Vous arrêter le temps?* Lâchant un long soupir de découragement, elle avança à pas lents en direction de la rue Saint-Yon, dans le quartier Saint-Sauveur. Elle qui, jadis, marchait à grandes enjambées comme pour narguer le temps, avait ralenti la cadence au fil des ans. Voilà, en cet instant précis, qu'elle cherchait par tous les moyens à repousser le moment fatidique, voire à le capturer pour qu'il se fige à jamais dans l'éternité. Nicolas attendait d'elle une réponse, mais elle se retenait de lui donner celle qu'il espérait.

Ses réflexions la menèrent au magasin de la rue du Beurre, l'entrepôt des cuirs et des peaux chamoisées de la maison Delavoye, là où, en 1756, Nicolas avait retrouvé son oncle Michel, le frère de son père Samuel. Ce dernier était décédé en 1754, quelques années après son arrivée en Nouvelle-France avec son fils Nicolas, le typhus ayant emporté son épouse et son fils cadet dans les premiers temps de leur établissement en terres laurentiennes.

Agrandi depuis, le magasin à la façade médiévale bruissait à cette heure de la journée des cris et des rires des

employés, et résonnait du son mat des peaux tannées qu'on empilait une à une sur les larges étagères. Le logis du dessus, où Michel Delavoye avait vécu pendant des années, était maintenant occupé par Pierre. L'oncle avait accueilli avec chaleur Nicolas et les siens dans son logis étroit le temps que l'ancienne demeure familiale du quartier Saint-Sauveur, rue Amelot, soit prête. Il l'avait en effet rachetée et l'avait fait rénover à grands frais à l'intention de son neveu et de sa famille, s'y réservant des appartements pour lui-même. Lui, qui avait souffert de solitude pendant si longtemps, avait donc vécu heureux, entouré de la jeune famille jusqu'à son décès survenu dix ans auparavant. Vers l'âge de trente ans, Pierre, en quête d'indépendance, avait installé ses pénates dans le logis du magasin et l'avait emménagé au goût du jour. Il prétendait que l'esprit de l'oncle y habitait, lui rappelant son bref séjour à l'hiver 1757 auprès des deux hommes qui allaient par la suite lui servir de phare dans sa nuit d'orphelin.

— Quel bon vent vous amène, mère ? demanda Pierre en apercevant Marie-Angélique qui cachait plutôt mal sa nervosité.

— Tu sais bien pourquoi je suis ici, soupira-t-elle.

Abandonnant sa tâche, le fils s'approcha de sa mère et l'étreignit longuement. Elle faisait peine à voir, si triste, si désespérée. Il lui chuchota à l'oreille des mots réconfortants. Lui seul – il le savait depuis l'enfance – réussissait à la rasséréner dans les moments d'abattement. Pendant les longs mois angoissants qu'ils avaient vécus côte à côte,

dans leur petite maison de Sainte-Anne-de-Pointcarré, en Nouvelle-France, dans l'attente du retour de Nicolas, engagé à défendre Québec contre l'invasion anglaise, s'était tissé entre eux un lien d'attachement indéfectible. Passant au tutoiement, ton plus familier du ressort des sentiments qu'il adoptait volontiers avec ses parents en privé, Pierre répliqua doucement à sa mère :

— Père est retourné à la maison. Il avait l'esprit ailleurs et manquait d'ardeur au travail. Tu ferais bien de rentrer, toi aussi, et d'avoir une bonne conversation avec lui. N'ai-je pas raison ?

Marie-Angélique le fixa, émue. Ses yeux vert forêt, embués, exprimaient mieux que par la parole ses sentiments intérieurs. La gentillesse de son fils, toujours si affectueux avec elle, lui faisait fondre le cœur. Pourvu d'une bonté naturelle, pareille à celle de Nicolas, héritée sans conteste de son grand-père naturel Samuel Delavoye, Pierre n'en était pas moins un négociant habile et ferme.

— Que dois-je dire à ton père ? Je vis ici depuis trente ans. Pourquoi devrais-je partir à cause du climat de peur qui règne en France ?

— Papa a déjà pris part à une guerre. Tu sais qu'il a toujours eu une bonne intuition. Il pressent des jours sombres et désire t'épargner le pire.

Marie-Angélique plaça affectueusement sa main chaude sur la joue de son fils, son enfant, maintenant un homme accompli au jugement sûr, qu'elle avait toujours considéré comme le sien propre.

— Et toi, que deviendras-tu ? lui demanda-t-elle, inquiète. Je me fais du souci pour toi.

— Je continuerai de faire ce que j'ai toujours fait depuis des années, soit m'occuper du commerce de la famille en l'absence de père.

— Tu ne crains pas les bouleversements futurs ?

— Non.

— Et ton frère, et tes sœurs ?

— Je veillerai sur eux, sois sans crainte, lui répondit-il avec une calme assurance, espérant avoir convaincu sa mère d'acquiescer à la volonté de Nicolas.

— Cette décision déchirante, une mère ne devrait pas avoir à la prendre. Je vous aime tant. Vous êtes ma raison de vivre.

— Mais tu aimes aussi père qui t'adore et qui est tout autant ta raison de vivre. Il est temps que vous pensiez à vous deux.

— Bon, s'il en est ainsi...

Marie-Angélique ne termina pas sa phrase. Elle baissa la tête, pressa la main de son fils entre les siennes et s'éclipsa. Pierre observa la frêle silhouette s'éloigner d'un pas mesuré, un coquet chapeau posé élégamment sur la tête. La cinquantaine lui allait bien : ses cheveux ne grisonnaient pas encore et avaient gardé l'éclat clair de sa jeunesse. Bien qu'il eût accepté la décision de son père, il appréhendait le départ de ses parents. Ils se préparaient

à une autre vie dans un autre lieu, sans leurs enfants et petits-enfants. Pierre, songeur, retourna à ses tâches, redoutant de ne plus jamais revoir les deux êtres qu'il aimait par-dessus tout.

* * *

Quand les Delavoye avaient emménagé dans leur vaste maison fraîchement rénovée, Marie-Angélique avait fait planter un chêne au fond du jardin, sorte de réminiscence de son passé au bord du fleuve Saint-Laurent, au pied de l'arbre centenaire qui avait été le témoin de ses chagrins et de ses rencontres heureuses avec Nicolas. Le chêne rochelais avait poussé en majesté et avait accueilli les confidences de l'un ou de l'autre des occupants de la demeure. Les enfants étaient au courant de l'attachement de leur mère à l'arbre laurentien et avaient adopté celui du jardin en tant que compagnon de jeu. À l'ombre du jeune chêne, de nombreux goûters joyeux avaient été consommés en famille.

La lumière diffuse de mi-journée, découpant finement l'ombre, enveloppait Nicolas. Les paupières closes, un livre déposé sur le sol à côté de lui, il semblait s'être envolé dans un monde lointain accessible à lui seul. En retrait, Marie-Angélique le contempla un instant avant de le rejoindre. Des mèches grises paraient désormais ses beaux cheveux ondulés, toujours aussi fournis. Des rides striaient le coin de ses yeux, marques ineffaçables d'une vie à rire, à sourire et à faire régner la gaieté autour de lui. Le cœur de Marie-Angélique se gonfla de tendresse.

Elle ne pouvait pas le laisser partir seul, se dit-elle, non, elle ne le pouvait pas. Elle l'accompagnerait puisqu'il le souhaitait. Elle se rappela l'interminable attente de l'automne 1756 et de l'hiver 1757 quand Nicolas avait dû traverser l'Atlantique, à la recherche d'un enfant dont il ne connaissait même pas l'existence quelques mois plus tôt. Jeune mariée et enceinte, Marie-Angélique avait supplié son époux de faire le voyage avec lui, mais il avait refusé. Cette fois, elle n'avait aucunement envie d'être séparée de lui à nouveau, indéfiniment. Cet enfant, l'objet de la quête de Nicolas, était Pierrot, son beau Pierre qui, aujourd'hui, ne désirait nullement quitter la terre de ses aïeux, malgré l'insistance de son père adoptif. De fait, aucun des enfants Delavoie n'avait évoqué la possibilité de suivre les parents au Canada, maintenant appelé la province de Québec depuis la Proclamation royale de 1763, à la suite de la guerre de la Conquête. Pour tout un chacun, La Rochelle était devenue sa patrie.

Nicolas dessilla les yeux au craquement que firent les talons délicats de son épouse sur les glands secs. Il lui sourit et lui ouvrit grand les bras. Dans un froufrou de jupes, elle se pelotonna contre lui, leurs lèvres se rencontrèrent doucement. L'âge mûr avait peut-être atténué la passion de leur jeunesse, mais leur amour était demeuré intact et solide, enrichi de leur vécu. Même après plus de trente ans de vie commune, Nicolas aimait encore frotter sa peau nue contre la sienne, si soyeuse, si tendre. Ils demeurèrent enlacés pendant plusieurs minutes sans mot dire, comblés par l'harmonie perpétuelle régnant entre eux, au pied de

leur chêne, émule de celui qui avait symbolisé leur amour naissant. Leurs enfants, devenus grands, se moquaient un peu d'eux qui se donnaient encore rendez-vous au pied de l'arbre au feuillage généreux, tels de jeunes amants romantiques. Marie-Angélique interrompit le silence léger du jardin.

— Nicolas, te souviens-tu de ta colère contre moi pendant la tempête avant notre arrivée en Angleterre ? Je le méritais, moi qui vous avais entraînés dans cette galère funeste ayant failli devenir notre tombeau.

— Comment l'oublier ? J'étais plutôt en colère contre moi pour ne pas avoir su mieux vous protéger, pour ne pas avoir résisté à ton entêtement. Je t'en voulais un peu, j'en conviens, mais au fond de moi, j'admettais que tu avais raison de vouloir partir.

— Tu m'avais prévenue des dangers que représentait pour de jeunes enfants un tel voyage. Je ne t'ai pas écouté, ne pensant qu'à moi et à mon désir de fuir une situation imposée et écrasante. Pendant la tempête, j'ai eu tellement peur de perdre nos enfants que je tenais fort contre moi. Pauvres petites créatures effrayées qui avaient confiance en nous. Quand j'y pense, nous avons été tellement inconscients.

Nicolas ramena ses genoux sous son menton et garda le silence. Trente ans plus tard, cet épisode douloureux de leur périple en mer le poursuivait encore jusque dans ses rêves, le réveillant parfois la nuit en sursaut. Marie-Angélique posa la main sur son épaule.

— Tu n’as aucune allégeance politique, Nicolas. Tu n’es ni monarchiste ni révolutionnaire. Pourquoi veux-tu tant quitter ton pays, qui t’a permis de faire fortune et d’avoir une bonne vie ?

Il se tourna vers elle, plongea son regard bleu sombre dans le sien en lui caressant les cheveux.

— Tu me connais, je déteste la discorde et la violence. Le pays risque de verser dans l’anarchie. Déjà que le roi n’est plus qu’un pantin... Je ne veux pas être témoin d’autres carnages. La guerre contre les Anglais, là-bas, en Nouvelle-France, m’a suffi. Je ne veux plus revivre cela, plus jamais.

— Ne risques-tu pas de passer pour un traître ?

Il haussa les épaules.

— Tant pis.

— Et moi ?

— Je ne te force pas.

Dans son for intérieur, Nicolas n’avait pas envie de partir seul, mais une urgence presque physique lui commandait de quitter la terre de ses ancêtres. Il voulait terminer ses jours avec elle, sa femme, sa raison de vivre, mais sur les bords du Saint-Laurent. Or, selon l’entente tacite qui avait toujours présidé entre eux, chacun était libre de ses mouvements. Et il entendait la respecter. Par conséquent, il n’imposerait pas un exil à son épouse si elle n’y consentait pas.

— Mais tu souhaites que je te suive ?

— Oui.

Marie-Angélique se leva et fit quelques pas, jetant un regard circulaire à sa propriété.

— Tu es prêt à laisser tout cela ?

— Oui. J'ai tout laissé derrière moi deux fois déjà. Une fois de plus, qu'est-ce que cela change, dis-moi ?

Sans répondre directement à sa question, car elle sentait bien qu'il serait inutile de tenter de le faire changer d'avis, elle préféra le prendre par le cœur.

— Et nos enfants ?

— Nos enfants ? Ils ne nous appartiennent pas, mon ange. À l'exception d'Anne, ils sont tous majeurs. Ils feront ce qu'ils estiment le mieux pour eux. Je compte céder mes affaires à Pierrot et donner notre propriété aux deux suivants. Quant à Anne, je lui réserve autre chose.

Marie-Angélique se tut. De toute évidence, Nicolas avait tout prévu. Il était inutile d'ajouter quoi que ce soit. Tous ces chambardements futurs dans leur vie jusque-là si paisible découlaient d'une lettre d'un notaire de Québec reçue quelques mois auparavant et qui avait déclenché, chez Nicolas, une profonde réflexion. Son contenu l'avait pour le moins surpris : le notaire Perreault, confident et grand ami de Samuel, son défunt père, lui avait légué sa demeure de Québec. Avant son décès à plus de

quatre-vingts ans, survenu trois ans auparavant, il avait toujours maintenu les liens avec son protégé. Les héritiers du notaire Perreault ayant décidé de ne plus habiter la maison tout en sachant que Nicolas en était le propriétaire de plein droit, celui-ci pouvait maintenant en prendre possession. Il avait d'abord songé à la vendre. Puis, au fil des semaines, au vu de la situation politique de plus en plus instable, tendue et périlleuse en France, il s'était mis en tête de finir ses jours à Québec, au grand désarroi de Marie-Angélique.

Ébranlée par la détermination de son époux, en désespoir de cause, elle se retrancha derrière un dernier argument, espérant du coup modifier sa décision.

— Des personnes que nous avons connues là-bas, il en reste très peu. Tu ne peux t'attendre à reprendre la vie là où nous l'avons laissée en effaçant un écart de trente ans. Tout de même ! conclut-elle, cédant à l'exaspération.

— Je le sais, mais nous ferons de nouvelles connaissances...

Une voix enjouée interrompit soudain leur tête-à-tête. Anne les rejoignit en courant.

— Maman, papa ! leur cria-t-elle. J'ai décidé de partir avec vous !

Cette annonce illumina le visage de Marie-Angélique qui se fendit d'un sourire radieux. Dès lors, Nicolas sut qu'il avait gagné. Il n'habiterait pas seul la maison de Québec.